



Elsa Badou

Oserez-vous  
y croire ?

Elsa Badou

Osez-vous y croire ?

© Elsa Badou, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4857-7

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père, mon frère ;  
À ma mère pour tous les apprentissages ;  
À mes oncles et tantes, cousins, cousines ;  
À Georgia Terzakou, Noémie Barthélemy, sans qui  
ce livre n'aurait jamais pris son élan ;  
À tous les psychologues, thérapeutes et experts qui  
ont croisé ma route. Qu'ils soient grandement  
remerciés.

« En vérité je vous dis, qu'il y a  
quelques-uns de ceux qui sont ici  
présents qui ne mourront point, jusqu'à  
ce qu'ils aient vu le Fils de l'homme  
venir en son règne. »

Évangile selon saint Matthieu 16 (28).

# INTRODUCTION

24 janvier 2013. Je me réveille en sursaut. Je viens de faire un rêve très étrange à propos de mon frère. Il m'apparaît la corde au cou dans la chambre bibliothèque de notre mère. Je suis effrayée, je crie et j'appelle à l'aide, ma mère justement. Derrière moi dans le couloir, elle ne réagit pas mais retourne tranquillement à ses occupations. Ce rêve me plonge dans un passé qui me suivra des décennies durant. À cette époque, quelque chose prend corps dans ma famille nucléaire, une toile se tisse sans que je sache la caractériser. Pour saisir la manipulation et l'emprise qui règnent alors en maîtres dans cet univers clos, il me faudra du temps, de l'expérience. Mon histoire m'apprendra que la mainmise et la violence morale n'épargnent aucune sphère (famille, entreprise, école, association...). Partant de mon propre environnement familial, je fais le pari de mettre en lumière le comportement extrêmement stéréotypé de l'auteur des faits, que certains, à juste titre, nomment bourreau. Comprendre son fonctionnement afin d'établir les armes pour s'en protéger.

Dans l'imaginaire collectif, la mère — forcément bonne — câline, guide, prend soin de ses petits. On la conçoit mal, sauf à devoir le vivre, à l'origine d'une relation toxique. Et pourtant ! Osez-vous croire qu'elle puisse les « tordre » psychologiquement, les maltraiter ? En 2018, une étude a démontré qu'en France, un enfant meurt tous les cinq jours, tué par sa propre famille. Les chiffres sont implacables et n'ont de cesse d'évoluer, en particulier depuis la crise du covid. Dans plus de 95 % des cas, les parents proches sont directement impliqués, et 2,4 % sont des personnes de l'entourage. Ci-dessous, les pourcentages des auteurs présumés de maltraitance sur des enfants au sein de la famille (chiffres officiels du ministère public 2021)

- La mère : 49,9 % ;
- Le père : 36,4 % ;
- Les beaux-parents : 9,1 % ;
- Un membre de la fratrie : 2 % ;
- Les grands-parents : 1,3 % ;
- Les autres membres de la famille : 1,3 %.

À partir des définitions clairement établies par la Convention internationale des droits de l'enfant de l'ONU, est qualifiée de maltraitance infantile « toute forme de sévices, d'atteinte ou de brutalités physiques et mentales, d'abandon et de négligence, de mauvais traitements ou d'exploitation, y compris la violence sexuelle ». L'Observatoire décentralisé d'action sociale caractérise l'enfant martyr comme une « victime de violence physique, de cruauté mentale, d'abus sexuels, de négligences lourdes ayant des conséquences graves sur son développement physique et psychologique ».

Ainsi, on peut classer les sévices en quatre catégories :

- La maltraitance physique : coups, blessures, secousses intenses, empoisonnement, etc. ;
- La maltraitance psychologique : insultes, humiliations, critiques répétées, demandes excessives, etc. ;
- La négligence grave des besoins essentiels de l'enfant par un parent ou un adulte responsable : soins, vêtements, hygiène, nourriture ;
- Les abus ou sollicitations à connotation sexuelle, même si l'enfant est présumé consentant.

Au cœur de la famille, beaucoup d'entre nous se demandent comment une telle situation existe et perdure. Les raisons sont probablement aussi nombreuses que spécifiques. Mais une chose est certaine, si la maltraitance infantile règne c'est qu'un système fait de silence et de déni au sein du foyer le permet. Le temps, l'expérience et le courage sont autant d'outils au secours de celui qui souffre. Malgré la douleur, un chemin de guérison est possible grâce au soutien indispensable de professionnels qui par les mots nous soulagent de l'invraisemblable.

Je veux dans ce livre lever le voile sur cette violence sans coups. Cette cruauté insidieuse qui enferme et emprisonne dès l'enfance. Sous l'emprise, entre soumission et sidération et sans sursaut de survie, c'est inexorablement une mise à mort qui s'annonce. Il me tient à cœur de faire la lumière sur ce processus destructeur et épargner ainsi les victimes d'un destin de persécuté ou de tortionnaire. La chance d'échapper à cette violence-là a beau être mince, elle est là, dans l'histoire que je vais vous raconter. Osez-vous croire ce qui suit ?

# PROLOGUE

En 1994, j'ai 27 ans. C'est l'époque pour moi des grandes réflexions philosophiques et existentielles. Les échecs dans mes relations amoureuses, ma course effrénée dans le travail et le sens que je n'y trouve plus me plongent dans l'angoisse. La mélancolie m'envahit progressivement, quelques heures d'abord puis peu à peu des journées entières. Rien ne la calme, sauf peut-être ces visites impromptues dans les églises parisiennes, quelques films au cinéma ou encore la saveur du crépuscule — le moment que je préfère ! J'aime les couleurs et l'ambiance de ce début de soirée. Quel que soit le temps, si j'aperçois les lumières d'une ville qui s'éclaire au loin... je m'apaise. Le soleil levant et la lune couchante sont des grâces de la nature qui me touchent également.

Combien de lunes, combien de levers ou de couchers de soleil faut-il pour faire taire mon anxiété ? D'où provient-elle ? Cette année de mes 27 ans, elle me conduit pour la première fois dans le cabinet d'une psychologue à Paris. Des questions demeurent sans réponse et mon mal-être est permanent. Avec ce premier thérapeute, je vais identifier l'urgence de travailler le lâcher-prise. Clarifier le rapport à ma mère déjà, et démystifier celui que j'ai avec les hommes ensuite. Mais tout cela restera en suspens et se transformera peu à peu en une quête longue de plus de 25 ans. Il m'est impossible de m'abandonner dans la confiance, je me sens comme menacée, sans savoir l'expliquer à l'époque. À notre dernière séance, les mots de la psychologue résonnent en moi : « Il est plus important d'être heureuse que d'être malheureuse mais c'est aussi plus dur. Faites ce choix-là pour votre avenir. »

Après les années fac, je m'installe à Paris. C'est une impérieuse nécessité, le retour au pays natal et surtout dans la maison familiale se révèle inconcevable après ces 10 ans de liberté parisienne. Je poursuis alors une carrière dans des cabinets de conseil et d'audit où je travaillerai six ans. Mon département me manque cependant alors je me fais la promesse d'y revivre au moment que je jugerai opportun et dans les conditions que je fixerai.

Dans le Paris des années 90, un fait divers précipitera mon départ quelques années plus tard. Malgré mes efforts pour tenter de l'oublier, il me rattrape ce jour de 2016 où j'assiste médusée devant mon écran de télévision à la nomination du prix Goncourt. Le livre dépeint un drame que l'on imagine



n'arriver qu'aux autres, l'homicide de deux jeunes enfants par leur nounou... Et pourtant, ce drame s'est joué dans ma famille. En 1993, une nourrice poignarde dans la maison de mon oncle Octave les deux filles de ma cousine Iris, la plus petite était ma filleule. France Inter relate l'affaire dans la rubrique des faits divers et à plus de 6 000 km, mon frère m'appelle pour me raconter l'évènement. Je suis à Paris, il est 20 heures, le drame est arrivé le matin même. Au-delà de la détresse absolue de ma cousine qui me marquera à vie, c'est le rêve que je fais deux mois auparavant qui achève de m'anéantir. Ce cauchemar, que je comprends alors comme prémonitoire, est un copié-collé terrifiant de la réalité. Âgées de huit mois et cinq ans, les fillettes ne survivront pas.

La réaction de ma mère à ce drame est d'une froideur glaçante, elle évoque un « non-évènement » et va même jusqu'à oser des reproches vis-à-vis de son frère Octave qu'elle ne porte visiblement pas dans son cœur : son départ du pays, les critiques sournoises de sa vie en France, sa femme, leur fille, son gendre... Son manque d'empathie est abyssal. J'ai toujours entendu ma mère avoir une opinion très négative des autres, mais c'est précisément à cette occasion-là que je prends conscience de la nocivité de son comportement. « Continue à vivre, on n'y peut rien », me dit-elle... Le sujet sera clos. Nous ne parlerons plus jamais de cet évènement.

Iris et son mari étaient venus avec leurs filles passer des vacances dans notre département l'année du meurtre. Ils avaient logé chez la grand-mère Bérénice, la mère de l'oncle Octave. C'est elle qui a élevé ma mère sans en être sa mère biologique, un secret que j'ai découvert quand j'avais plus de 30 ans. Ma mère a toujours refusé de me transmettre le livret de famille, je ne sais donc pas avec certitude le nom de ma vraie grand-mère. À propos de mon grand-père, tout est clair en revanche, il est venu de Syrie dans les années cinquante. L'oncle Octave m'a raconté l'arrivée de ma mère dans sa famille. Il ne l'a jamais considérée comme une sœur ni comme une tante pour sa fille Iris ou une grand-tante pour ses petits-enfants. Il m'a affirmée avant sa mort que madame Bérénice l'a adoptée. Elle n'est pas sa sœur biologique. J'ignore si mon frère Aurélien a eu connaissance de ce mystère caché plus tôt que moi.

Ce drame de 1993 me plongera donc dans ce lourd secret. J'observerai dès lors ma mère sous un angle nouveau et comprendrai, malgré une certaine confusion, qu'il règne quelque chose d'anormal dans la relation à « la mère ».



# **Chapitre I**

## **L'univers de la famille**

### **1- La violence sans les coups : l'enfant blessé**

#### **Double langage et double sens**

Il est un fait, la froideur et l'indifférence assumées de ma mère m'ont toujours interloquée. Un double langage permanent : la teneur de son discours au sein de la famille nucléaire pouvait, une fois à l'extérieur, prendre une forme presque opposée. L'un de ses principes éducationnels est que « l'hypocrisie est nécessaire dans la vie ». J'ai entendu cette phrase toute mon enfance. Je suis depuis à fleur de peau, (trop souvent) dans les tours émotionnelles. Les situations où nos deux polarités se heurtent sont si nombreuses. Récemment, ma cousine Meggy m'appelle pour m'informer du conflit qui oppose ma mère et son fils. Je l'écoute et compatis, mais c'est tout autre chose qui va me troubler. Meggy me raconte son déjeuner le jour même avec ma mère. Elle est épatée de cette retraitée joviale de 80 ans qui porte si bien son âge, en superforme et avec une telle joie de vivre ! Ni mot ni épanchement de « maman » pendant ce repas, pourtant effondrée en larmes et sans voix juste avant ce moment de retrouvailles. Elle ne dit rien de sa visite à une voisine de mon quartier d'enfance les heures précédentes. Rien de la douleur de cette femme anéantie par la perte de son fils quelques jours auparavant. Rien. Meggy est sidérée d'apprendre la mort de Pascal par ma bouche. Abasourdie d'avoir passé quatre heures dans un centre commercial avec ma mère à ne discuter que de la pluie et du beau temps plutôt que d'avoir pu vivre le recueillement de l'enterrement. Cette conduite étrange et inappropriée confirme le double visage si déstabilisant de ma mère. Le coup de téléphone se conclut finalement par un silence gêné.

Cette face cachée de « maman » se révèle une fois de plus fracassante à l'assassinat de ma filleule et de sa sœur, son attitude aride avec oncle Octave et son insolence à me parler d'un « non-événement » ... J'ai beau être à plus de 6000 km d'elle au moment de ce drame, je sais d'une certitude intérieure qu'un travail de conscientisation m'appelle chez moi.

## **Le retour au pays natal**

Je quitte Paris pour le passage de l'an 2000, un dirigeant d'un syndicat patronal me propose de le rejoindre dans un groupement d'entreprises en qualité de DRH. J'accepte sans hésiter. Je récupère la maison de madame Bérénice, celle que j'ai toujours appelée « grand-mère », morte quelques mois avant mon retour. Je saisisrai bien des années après que cette place qu'elle me faisait, je la paierai très cher ! L'addition ne tarda pas à tomber : quelque temps après mon arrivée, je suis hospitalisée en 2001 pour une colique néphrétique ; deux séjours : l'un en avril, l'autre en juillet. Malgré ce lourd handicap, je pars à Los Angeles en septembre avec Phil, un parfait inconnu avec qui j'ai correspondu dans le cadre professionnel. Il était question qu'il obtienne un emploi dans mon groupement d'entreprises mais le projet n'a pas abouti. Il a tenté sa chance aux États-Unis et je l'ai rejoint pour mes vacances. Totale découverte de L.A servie sur un plateau. Phil connaissait bien la ville, il me plaisait, j'y passais donc une grosse semaine avant de voler vers mon archipel le jour des attentats du World Trade Center. Il m'a fallu 48 heures pour rentrer, vadrouillant d'aéroport en aéroport au gré des fermetures et autres contrôles de sécurité. Phil se révéla être un homme fort sympathique mais aussi tordu, incapable de prendre une décision, quel que soit le sujet et surtout pas celui de vivre une relation avec la femme que je suis. Un jour oui, le lendemain non, 10 jours à ce rythme-là en terre étrangère et totalement dépendante de lui... je reviens épuisée, déçue, triste et abandonnée. Encore maintenant je me revois confuse face à ce comportement étrange. Un instant affectueux, dans un silence méprisant la seconde d'après. Sa posture peu congruente me met à terre. Une certaine familiarité se dégage dans ces moments avec lui, je me laisse embarquer, j'encaisse les mots, la désinvolture. Cette palette d'émotions teintées de souffrance me saisit à froid, une fois rentrée chez moi. Je décide de poursuivre ma route.

Le mois de décembre 2001 est compliqué. La reprise du travail, l'organisation de la soirée du personnel, du dîner du 25 décembre chez moi avec toute ma famille. J'ai toujours œuvré pour réunir père, mère et frère à Noël ; personne ne me demande jamais rien mais je me sens obligée de les rassembler à ce moment de l'année. Cette fois-là, au moment de partir, ma mère m'offre incidemment un ensemble noir. Chemise et pantalon d'un noir foncé et profond. Son unique